

XYZ. La revue de la nouvelle

Le choix de Barbie

Micheline Morisset



Numéro 59, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Morisset, M. (1999). Le choix de Barbie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 7–16.

Concours de nouvelles XYZ

Le choix de Barbie

Micheline Morisset

Trois heures, vous pénétrez sans conviction dans une chambre d'hôtel, l'air vous attrape, lourd, nauséabond ; un mélange de tabac et de produit de nettoyage qui s'agglutine, sangsue, à vos vêtements, vos os. Le fauteuil verdâtre tout contre la commode vous exaspère, vous agresse, vous force selon votre habitude à modifier la disposition du mobilier, exception faite du lit que sa base emprisonne. Vous allumez toutes les sources d'éclairage pour, après calcul, ne conserver que la lampe en faux laiton au-dessus du lit. Et vous attendez.

Longtemps, croyez-vous, bien que vous ayez cessé depuis des lunes de vous soumettre au rituel des aiguilles. À quoi bon compter les minutes, segmenter la vie avec des chiffres si fatalement les horloges se détraquent ? Néanmoins du temps s'est écoulé. Assez pour feuilleter trois fois une revue que la maison offre à ses clients ; pages de papier glacé qui sous vos yeux miroitent — débauche de réclames, là, pour vous courtiser et vanter les mérites des commerces, hôtels, bars. Votre regard vrille ces images, ces clichés d'une existence qu'on vous suggère d'environner, chandelles sur nappes de dentelle, verres qui trinquent (on jurerait entendre la musique), blondeur d'une femme et mâle faussement séduit. Abîme absolu de l'artifice. Vous haussez les épaules, déjà loin, tant dans vos oreilles les bruits du monde se querellent, chahutent vos souvenirs qui se brouillent ; énigme de bruine ou crachin gras que vos yeux avec leurs plis, ces rides d'expression, ne dissipent pas, pas davantage que votre main qui brusquement dénoue vos cheveux, les laissant s'affaisser et s'éta-ler brillants et noirs le long de votre dos. Le magazine vous échappe. Dans un bruissement de feuilles qui tremblent, il

tombe à vos pieds ; au milieu du déconcert de vos gestes, il se tait. Vous demeurez là en songeant à tout ce que l'on abandonne. Un soupir s'échappe de vous et s'épuise sur vos lèvres. Lassitude ? Il vient parfois des journées mates. Vous avez pris un café ce matin. Instantané tiède. L'amertume dans votre gorge, parmi la rumeur de la ville, les chiens qui aboient et les fantômes derrière les fenêtres. Il ne s'agissait pas du silence mais cela lui correspondait, un même froid au bout des mains.

Vous n'avez jamais su marchander avec les anges et rien ne prévoit qu'aujourd'hui vous délestera du sang et de la crasse de vos origines, c'est ainsi que vous nommez la douleur quand l'abattement a raison de vous, quand naïvement vous supposez que les mots vous rapprocheront du bonheur.

Parce que l'eau goutte du robinet, vous filez vers la salle de bain. Certains bruits assaillent ou usent, oui c'est ça, usent ! Ils pointent à l'oreille, ils insistent, évincent tout. Vous fermez les robinets. Contre le miroir vos yeux s'immobilisent, des mouchetures ressemblant à de la rouille vous irritent. Des petits ronds carmin que d'un ongle vous grattez, grattez, grattez. Toutefois ils ont appris à durer, ils résistent à votre acharnement. Une idée vous traverse, la conviction soudain qu'à votre époque plus personne ne sait interpréter les signes. Armée d'un papier mouchoir, vous lavez la glace qui se brouille, s'embue. Continents à la dérive.

Dans un ultime désir de réorganiser la pièce vous replacez les serviettes en pestant contre leur mauvaise qualité. Il arrive qu'on convoite davantage de douceur, imaginant qu'un peu de velours dans la ratine ferait la différence, que le corps ainsi enveloppé... Et puis bof ! Au-dessus de votre tête la peinture du plafond s'écaille, une offense au lisse, au beau, une preuve de plus. L'existence tourne constamment autour de quelques deuils.

La glace enfin renvoie votre visage. On vous a de tout temps jugé belle. D'aussi loin que vous reculez : le murmure des hommes sur votre passage, leurs désirs qui vous remplissaient de honte et vous accomplissaient tout à la fois, leurs blagues, les

indignations retenues, les cris, la colère dans votre gosier. Parfois, souvent, les yeux de votre père vous reviennent en mémoire. On vous a taillé les mains trop grandes, vous n'êtes pas convaincue de savoir contre-attaquer, une unique certitude, les rêves éclatent, vous les avez vus le soir, ils filent comme des étoiles, ils s'éteignent comme des allumettes, à la moindre brise. Maintenant, vous souriez. Il ne s'agit pas vraiment d'un sourire, plutôt un mouvement, le frémissement des lèvres et la montée toute discrète d'un sourcil — un acte plus neutre. L'humidité intensifie l'odeur, ces effluves qui dès votre arrivée vous ont assaillie, souvenez-vous de votre grimace sur le seuil. Dans le méli-mélo de votre sac à main vous dégotez votre flacon de parfum, essences fruitées qui d'une pression du doigt tourbillonnent dans l'air et se fraient un sillage au travers des deux pièces. Tout semble s'arrondir.

Vous remettez en question votre volonté de métamorphoser cette chambre, puisque avant le lendemain midi (c'est toujours comme ça) vous aurez regagné votre quatre et demie. Cet engouement à propos de la décoration, pour ce jeu des motifs et des formes, vous ignorez d'où il vient et depuis quand. Sans cesse vous habitez les lieux en y modifiant les coloris, du moins en songe, puisque dans le réel ce sont, évaluez-vous, toujours les gris qui s'emmêlent.

Vous commandez un café à la chambre. Une voix de femme à l'autre bout du fil lance le nom d'un restaurant à proximité. L'envie vous prend de descendre dans la rue, dans le ronron des automobiles et l'agitation des passants. Affronter la brume, la bruine, marcher dans les flaques d'eau, sourire effrontément à un vieillard qui ne voit déjà plus, qui s'appliqua, un jour, à oublier, vous glisser derrière le comptoir d'un restaurant, n'importe lequel, pour sentir la chaleur d'un *espresso*..., mais vous l'attendez et vous avez le sens du sacré. La pluie tinte sur les vitres, joue sur la gouttière, des précipitations qui s'entêtent depuis une semaine et travaillent à vaincre ce qui vous reste de bonne humeur. Ennuyée, vous tentez de fermer les rideaux, un des pans

se rebiffe, s'accroche à la tringle, vous oblige à subir l'enchevêtrement des toits et des escaliers de secours. Un pigeon roucoule. Vous vous asseyez. Dans la chambre, à côté, le téléphone sonne. Plusieurs coups. Personne ne répond. Vous vous relevez du fauteuil pour ouvrir le téléviseur, la poussière moutonne à l'amère dans les fibres aplaties de la moquette. Combien de gens se sont-ils rendus là avant vous ? Combien de figures, de corps ont passé ? Spectaculaire défilé d'hommes, de femmes qui un jour s'ébattirent et s'envolèrent, abandonnant au passage une poignée de cheveux et quelques illusions. Il conviendrait d'effacer, de déloger ces traces, voilà du moins ce que vous estimez. Vos talons aiguilles folâtrèrent dans les poils du tapis, se battent avec ces parcelles insoumises : débris, mousses et brins de tignasse qui s'entremêlent. Léger déplacement.

Tout se redéploie, les formes s'éclipsent dans la confusion, reviennent. Le temps n'a pas passé, les minutes curieusement n'ont rien touché, rien balayé.

Vous pliez en trois la douillette, une douillette somme toute banale si ce n'était de son rose-beige douteux. Parfois des couleurs s'affichent tels des mauvais présages... Vous vous étendez sur le lit, dans votre hâte à remanier l'endroit vous avez, plus tôt, négligé l'angle de vision de la télé. Des séquences vous échapperont, si vous demeurez rivée au matelas l'écran diffusera sa lumière et ses mirages sur le contreplaqué de la commode, aussi vous relevez-vous dans l'intention de faire pivoter l'appareil et de l'ouvrir, cependant vous vous ravisez. De toute manière, quel film d'après-midi présente de l'intérêt ? Le sable qui virevolte aux pieds des chevaux, les montagnes, les Indiens, les cow-boys, la course des bons et des méchants, leurs combats vous ont invariablement laissée dans l'indifférence. Le réveil intégré au téléviseur marque onze heures quinze, il s'est arrêté, sans doute a-t-on négligé de le remettre en marche, ce détail vous avait échappé. Vous regagnez le matelas, à son inconfort vous maugréez ; vous vous allongez sur le côté, un oreiller contre le ventre ainsi que le font les fillettes, la nuit, pour se consoler d'un

cauchemar. Vous fermez les yeux. Il y a mille manières de tuer le temps, peut-être les scénarios dans la tête, le lent déroulement des séquences comblent toutes les attentes, tous les silences. Cartes étalées, sans ordre, que vous vous obligez à reclasser comme si enfin, oui ! aujourd'hui, survenait le dévoilement d'une vérité essentielle, vision qui vous dépouillerait des explications sans issue à propos de l'enfance et permettraient d'envisager autrement la suite des jours. Quand il venait, le père, la nuit, il était gentil, vos cheveux contre sa poitrine, votre tête câline entre ses mains, il sentait bon, il froissait vos cheveux, il sentait bon, c'était doux, étrange aussi. Vos jouets dans la chambre, vos livres d'enfants, puis des nœuds se sont formés sur l'écorce des arbres. Vous glissiez vos doigts le long de son ventre, délicate attention sur son poil, il aurait fallu sans doute que la vie s'arrêtât là, pour tout le monde. Le bonheur est une si petite chose.

Vous ajustez de nouveau l'oreiller sous votre ventre, des formes s'esquissent puis s'esquivent. Jeux d'ombres. Votre dos brûle, une sonnerie résonne de l'autre côté du mur. Un bruit lancinant qui s'oppose à la somnolence que vous appeliez, à l'ordre ancien que vous escomptiez voir apparaître, ce confort d'exister ou cette part de vous encore intacte qui, certains jours, surgit à la faveur d'un petit rien et que vous auriez senti, vous le pensez, si le téléphone avec sa faim et sa soif qui supplie n'avait pas insisté de la sorte. Monte le goût d'une cigarette. Votre baluchon en cuir qui bâille laisse entrevoir un paquet de Du Amuriez. Vous tirez sur votre mégot, une sensation de brûlure sur votre langue, chaleur et aigreur que vous aimez. Un bout de vie s'éternise dans des ronds de fumée, la fin du jour projette de s'installer, un dernier trait oblique sur le mur, la lumière déguerpit. Le climatiseur s'acquitte mal de sa tâche, il suinte, il grogne, pour fuir son tintamarre vous vous retirez dans la salle d'eau en claquant la porte.

La légèreté qu'il faudrait pour ne pas retoucher votre maquillage, vos lèvres au crayon, votre ligne, noire, sous les yeux, la

légèreté, l'impudeur qu'il faudrait pour afficher un visage sans fard et plein de failles, selon votre jugement, puis l'infini sourire, ce terrible sourire pour compenser, pour mimer la désinvolture ! Il arrive que l'on se pose des défis, à soi, qu'on y songe, du moins, et qu'au bout du compte la fatigue gagne. Devant la glace vous replacez vos cheveux, hésitez : un chignon, une natte. D'un coup de griffe vous démolissez le tout, château de sable qu'une bourrasque anéantit.

Dans le couloir des gens circulent, rien. Infraction. La terre tourne autour. Vous tendez l'oreille, montez la garde pour un mot, une phrase, un espace dans lequel une émotion se condenserait, quelques évocations de lumière qui recouvriraient les larmes de votre mère, les simagrées de vos sœurs qui s'irritaient, sans savoir, devant les préférences du père. Un désir originel d'être consolé. Il se cache parfois des mystères dans les voix, des notes qui frappent, incendient, des fulgurations, des réponses qui entrent mauves dans les tympans et éclaboussent les hostilités du sort. Les pas s'estompent, se réfugient dans un lointain ; pour saisir la distance vous cumulez les points de chute, le retentissement presque inaudibles des chaussures. Un pas d'homme, de femme, d'homme. L'espace se creuse, chacun retrouve sa route, la suite il vous faudra l'imaginer. Rêveries qui se tisseront un refuge en vous avant de se décomposer.

Votre mascara coule, vos doigts, vos paupières se souillent. Vous ne craignez aucunement de recommencer, avec patience et poudre vous vous sculptez un visage avant de retourner vous coucher. Au passage, vous réajustez le fauteuil, l'angle qu'il forme avec le coin du mur. L'insatisfaction persiste. Tout bien considéré, c'est le recouvrement du siège qui ne convient guère, il détonne avec les tentures et le couvre-lit.

Quand vous n'aviez pas dix ans vous tempêtiez contre la commode brune en bois de votre chambre, vous rêviez d'un mobilier blanc avec des dorures, comme celui des princesses. En feuilletant dans le catalogue Simpson Sears, vous aviez aperçu exactement ce qu'on devait vous acheter, style provincial

français, le choix de Barbie, avec son chiffonnier à cinq tiroirs, sa table de chevet et son lit à baldaquin. Le baldaquin, ses voiles. Tout ce tissu diaphane brodé de soie. Vous aviez murmuré votre rêve un soir à votre père parce que vous pressentiez en vieillissant qu'une faveur en attire une autre. Il vous l'avait promis. Il promettait beaucoup de choses, le soir, votre père.

Vous écrasez votre xième cigarette. Petit tas de cendre. Vous vous collez tout contre les oreillers et vous attendez.

Un bruit sec vous saisit. Il entre. Vous ne vous agitez pas, vous appliquant à l'immobilité. L'averse continue. Dans la pénombre, il ne voit de vous que votre chevelure, vos longues boucles noires qui vous couvrent jusqu'à la taille et traînent sur le drap blanc. Vous percevez, suivez ses pas, ce pas d'homme qui avance, s'approche du fauteuil, le heurte en modifiant sa position, ce quarante-cinq degrés entre le lit et la commode.

Il fait couleur de soir. Par instinct vous pressentez ces choses, qu'importe que vos paupières demeurent closes. Il s'approche. Une présence irréfutable. Le lit tangué. Vous éprouvez sa chaleur, son corps tout en muscles derrière vous. Il ne dit mot. Avant de les froisser, il enfouit son nez, sa bouche, son visage dans vos cheveux qui sentent le parfum, le tabac et le métro. Ses mains sur vos seins se posent, délivrent en vous quelque chose, vous feignez la somnolence mais vous savez qu'il est des endroits en vous, des espaces d'abandon pouvant vous déséquilibrer. Il ne se déshabille pas. Il soulève seulement votre jupe. Vous sentez son sexe, son poil tout contre vous. Vous sentez son sexe. Cela vous fait mal. Une brûlure. Le vrai nom des choses. Il déplace sa main de vos seins à votre bouche. Vous supposez qu'il ne veut pas en apprendre davantage sur votre compte. Il jouit, les yeux cachés dans votre cou, il jouit. Il pousse un cri qui se rompt sur vos épaules et meurt, entre les plis de votre blouse.

Les deux, soudés l'un à l'autre, vous vous endormez. Le noir glisse, tombe. Compact. Le paysage disparaît avec la clameur, ils sollicitent l'abandon. Durant la nuit, vous ressentez de nouveau

la brûlure, les mouvements du bassin de l'homme. Ses mains sur vos mamelons. Sur le coton du drap, votre peau comme une rue. Entre les lattes du store un faisceau de lumière traverse la chambre, dessine un trait doré sur votre dos. Un corps s'arque derrière vous, s'apprête à bondir, vous empêche de respirer. L'homme pousse un grand cri. Après: le silence. Lentement, avec des gestes d'orfèvre, il enlève votre jupe, votre blouse si sage, votre soutien-gorge de satin violet, votre porte-jarretelles, vos bas et votre culotte. Et vous vous rendez.

Quand, plus tard, vous ouvrez les yeux, le jour ne pointe pas encore; fatalité! Le sommeil et vous n'êtes jamais parvenus à faire bon ménage. Vous ne comprenez pas pourquoi, enfin un peu. Vous vous êtes de tout temps réveillée au milieu de la nuit. Un moment, vous succomez au plaisir de vous sentir nue entre les draps puis sans bouger vous observez la chambre; les motifs bigarrés des tentures se perdent dans le clair-obscur, l'emplacement de la lampe torchère vous paraît inadéquat. Certaines choses ne devraient pas être déplacées, pensez-vous. Dehors la lune s'éloigne, les chats regagnent leur logis en attendant qu'un matin tremble sous la clarté. Vous vous levez. Maladroitement vous heurtez le calendrier en carton de la table de chevet qui culbute sur le tapis. L'homme ne tressaille pas, pas même un tremblement des cils. Bronze immobile qui ne réclame plus rien.

Sur le fauteuil verdâtre près du lit: votre blouse et votre jupe pliée, votre soutien-gorge, votre culotte et votre porte-jarretelles. Vous les enflez. Vos bas aussi. Quand vous vous penchez, une douleur aux omoplates capte votre attention. Il arrive que le corps retienne certains gestes, se souvienne, qu'une intention expresse ainsi passe en lui. Sans allumer la lampe, vous allez à la salle d'eau, vos mains serrent tout contre votre poitrine vos escarpins. Vous mettez de l'ordre dans vos cheveux en pensant à votre mère. Vous vous demandez ce qui effacerait ce malentendu entre vous, cette impossibilité de lui plaire. À l'extérieur, deux voitures circulent, s'arrêtent tout près, leurs pneus grincent

sur l'asphalte. Un bruit qui se noie dans celui du climatiseur et qui conforte votre décision de partir. Vous fouillez dans votre sac à la recherche du flacon de parfum. Quelques gouttes contre votre nuque. Sur la pointe des pieds, après avoir attrapé votre imperméable, vous quittez la chambre sans même vous retourner, sans une image de plus pour la mémoire. Dans le hall de l'hôtel, vous vous asseyez sur le seul canapé qui s'y trouve. Et vous attendez.

Un commis derrière le comptoir ne bronche pas, la figure inclinée sur un grand cahier il se fond au décor. Pour la distraction ou pour échapper aux ruses de votre imaginaire, vous réclamez sans le dire un sourire ou une lèvre qui frémirait, un geste de la main, signes discrets qui vous empêcheraient de supposer que la durée n'est que blessure vive. Derrière votre dos, un coin du papier peint roule et s'accroche à vos boucles, vous balancez la tête pour vous dégager de l'emprise. Cela vous irrite de devoir vous battre avec les murs. Voilà pourtant une vieille histoire ! Jeune, difficile de vous souvenir parfaitement et de l'âge et des motifs, vous tapiez contre les cloisons. Une fois, au moins une, vous avez défoncé celle de votre chambre. Un trou, à côté du lit. Le commis rajuste ses lunettes, sa main se recueille sur les montures ; les yeux tout à vos pensées qui aboient, vous ne le remarquez pas. Dehors les pigeons ont envahi la cour arrière de l'hôtel, s'il se trouvait une étoile dans le ciel, elle a fondu. Le téléphone sonne puis se tait. Vous tirez une cigarette de votre paquet, la dernière. Vous attendez.

Dans quelques heures, il descendra. Vous regrettez presque d'avoir négligé d'apporter la revue. Ses images vous hantent, des formes qui s'approchent, se mêlent, s'émeussent. Bien que vous ne portiez plus de montre, vous jetez un coup d'œil à votre poignet. Il y a des habitudes plus tenaces que les convictions. Et puis de toute façon qu'importe les minutes dépensées, vous l'attendrez. Vous l'attendrez, encore que vous sachiez qu'il marchera à proximité de vous sans vous parler, sans une œillade en votre direction, sans la plus infime marque d'attention. Vous

entendrez ses pas, leur musique, sentirez une brise froide sur votre nuque, qui vous incitera à fermer les paupières. Il vous frôlera et vous sourirez parce que vous saurez que derrière le silence, son silence, se cache un grand cri. Alors vous vous dirigerez vers le comptoir, demanderez l'addition et partirez.

Numéros à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour les thèmes à venir. La date de tombée pour « Apparences » est fixée au 31 mars 2000 et celle de « Menaces » est fixée au 30 juin 2000.